

dans la pénible nécessité de constater l'enlèvement de ces restes par des personnes inconnues, j'ai cru devoir donner à ce rapport la forme d'une déclaration notariée. Avant de vous la transmettre, je prendrai sur moi d'attirer votre attention sur les faits suivants, qui ne se rattachent qu'incidemment, il est vrai, à l'honorable mission que vous m'avez confiée, mais qui concernent l'histoire d'une province, l'honneur d'une capitale.

Depuis 1865, le vieux Québec s'en va. Pendant ces quatorze années, on a eu la manie de détruire tout ce qui donnait un cachet d'antiquité à notre ville. On a abattu nos portes, malgré la protestation de tout ce qui, dans la province de Québec, était une autorité en art, en histoire, en bon goût.

Que pouvaient les arguments patriotiques de ceux qui plaidaient en faveur du passé ? Les champions de l'avenir, du commerce, du nivelage répondaient imperturbablement :

—Du jour où deux camions, chargés, l'un d'une tonne de mélasse, l'autre d'un boucaut de tabac, passeront de front à l'endroit où s'élèvent les portes de la Montagne et de la Canoterie, Québec monopolisera le commerce du Saint-Laurent.

Qu'étaient les rêves de l'archéologue, la poésie des vieux murs rappelant les cris de guerre et de triomphe du passé, devant cet horizon de balles, de boucauts, de poinçons, de tierces et de pipes qui devait entourer notre ville, une fois ses bastions démantelés et ses fortifications rasées ? Vraiment, c'était perdre un temps précieux que d'hésiter. On rit au nez de ceux qui racontaient qu'en Europe — à Bordeaux, par exemple, où les vieilles portes de la ville